

# A confessè

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 32

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212316>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler.

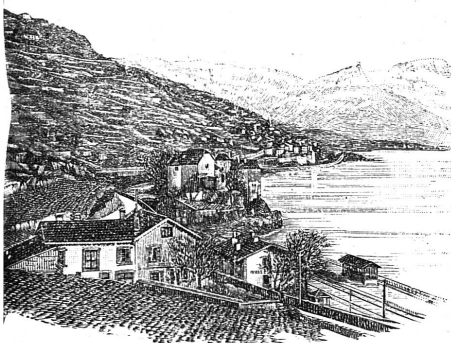
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire du N° du 5 août 1916 :** Le tribunal en voyage (V. F.). — A confessé. — Les Châteaux vaudois (Philip. Jamin). — Apri n'on predzo (Marc à Louis). — Armoires des communes vaudoises (Marc Henrioud). — Pour le costume vaudois. — Joachim Malechance ou l'Obsession (A suivre).



ST-SAPHORIN (LAVAUX)

## LE TRIBUNAL EN VOYAGE

C'ÉTAIT en juillet 1872. Le tribunal de Lausanne<sup>1</sup> employait ses vacances à visiter la Suisse orientale. Sa première étape fut Zurich, qui était en fête, à cause du tir fédéral. Deux ou trois des juges lausannois, bons tireurs, se proposaient de s'y mesurer à la carabine. En attendant d'aller au stand, ils firent le tour du champ de foire. Une femme athlète amusa quelques instants leur curiosité; c'était une « puissante gaillarde », comme on dit dans nos campagnes.

La grande cantine, est-il besoin de le dire, les vit venir prendre un antidote contre la soif. Cependant, ils n'y demeurèrent guère. A peine attablés, ils avaient compris que les Vaudois étaient loin d'être en odeur de sainteté sur les bords de la Limmat. On était au lendemain du rejet de la constitution de 1872. Dans les milieux centralisateurs, on ne pardonnait pas au canton de Vaud, dont le vote compact avait fait échouer le plan d'unitaristes un peu trop pressés; pendant quelque temps, il y eut, entre les politiciens de la Suisse romande et de la Suisse allemande, un fossé bien autrement profond que la tranchée qui s'est creusée à notre époque entre le vrai esprit démocratique et des conceptions d'état-major plus prussiennes que la Prusse. Aux tables de la cantine zuricoise, non seulement les tireurs vaudois étaient regardés de travers, mais à leur adresse partaient encore les apostrophes les plus malsonnantes. Attristés autant que dégoutés, les membres de la cour lausannoise se hâtèrent de quitter ces lieux si peu hospitaliers. Les uns s'en allèrent voir la chute du Rhin à Schaffhouse, tandis que les autres partaient pour Glaris et les Grisons.

<sup>1</sup> Il était composé alors de MM. Benjamin Dumur, président; Louis Vallotton, vice-président; Louis Fiaux, Charles Deriaz, Alphonse Milliquet, juges; Delisle, greffier. Le seul survivant est M. A. Milliquet, de qui nous tenons ce récit.

MM. Fiaux, Milliquet et Delisle étaient de ceux-ci. A Glaris, ils tombèrent dans une hôtellerie remplie de gens d'une gaieté débordante, à commencer par l'hôtesse, en qui ils reconnurent avec surprise le virago dont les charmes énormes attiraient les badauds dans la baraque des artistes forains de Zurich. Un pianiste se mit à jouer des airs de valse et de mazurka, et aussitôt un bal de s'organiser. Les trois Lausannois dansèrent jusqu'au jour; aussi firent-ils la grasse matinée. Leur lever fut marqué par un de ces incidents que les poètes polissons du 18<sup>me</sup> siècle se plaisaient à rimer en usant de toutes les ressources de leur art: un des juges, debout le premier, errait dans les corridors de la maison, à la recherche de certain cabinet. Une porte légèrement entre-baillée se présente à ses regards. Il la pousse et demeure tout d'abord muet d'étonnement, puis se sent pris d'un inextinguible fou-rire: sur le bord d'un lit, en pleine lumière, se montrait sans aucun voile un dos tout entier, un dos gigantesque, aux chairs roses et rebondissantes. C'était l'hôtesse qui se reposait ainsi innocemment des fatigues de la veille. Trop rare était le tableau pour n'être admiré que par un seul spectateur. Le Lausannois s'en fut à pas de loup chercher ses compagnons, et tous trois, se tenant les côtes, le contemplèrent sans que la grosse personne s'éveillât. Jamais, à ces heures ensoleillées, il ne leur avait été donné de voir pareille pleine lune.

Ils en riaient encore à dîner, au bord du lac de Klönthal, où les avaient conduits quelques Glaronnais. Parmi ceux-ci se trouvaient le grand industriel Jenny, conseiller national, M<sup>me</sup> Jenny, leur fillette et un major d'infanterie. Les Glaronnais avaient prié ce dernier de se joindre à eux pour « égaliser les positions », parce que les Lausannois avaient aussi leur major en la personne de M. Alphonse Milliquet, alors commandant du 7<sup>me</sup> bataillon. Il faut dire que, avant le bal, les questions politiques étaient venues sur le tapis et que, de part et d'autre, on s'était un peu échauffé, sans sortir cependant des bornes de la courtoisie.

Pourquoi fallut-il que, en présence d'un des plus pittoresques paysages des Alpes, on en vint à discuter de nouveau pour ou contre la centralisation? Le fait est que la dispute fut plus vive que la veille. Même le bruit courut et court encore que les deux majors avaient résolu de la vider par les armes.

Interviewé à ce sujet, M. Alphonse Milliquet a bien voulu nous redire ses souvenirs:

« L'histoire de ce duel est une fable. On se querellait en allemand. Or, comment vouliez-vous que j'allasse sur le terrain, moi qui ne sais de cette langue pas même de quoi me faire battre? Je comprenais seulement, au ton élevé des voix, aux visages furieux, aux poings qui s'abattaient sur la table, qu'on était assez loin de s'entendre. Les propos devinrent si aigres, paraît-il, que M<sup>me</sup> Jenny, se levant et emmenant sa fille, me dit: « Nous allons nous promener » au bord du lac; mon mari est le meilleur des hommes, mais quand il se fâche, il devient

« terrible; voulez-vous, monsieur, nous faire le plaisir de nous accompagner, vous verrez que la nature vaut mieux que toute la politique. » J'acceptai avec bonheur cette aimable invitation. M<sup>me</sup> Jenny parlait admirablement le français; et puis ce coin de pays est ravissant. Si calmes et si limpides étaient les eaux du lac, qu'on avait peine à distinguer où elles finissaient et où commençaient les montagnes qui s'y miraient. Nous longions le torrent qui s'en écoulait en bondissant de roc en roc. Devant nous, la jeune Jenny gambadait avec l'agilité de ses onze ans, tout en cueillant des fleurettes. Soudain, sa mère poussa un cri d'effroi, et je vis l'enfant glisser sur la berge escarpée. En moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire, je me précipite sur ses traces et suis assez heureux pour la rattrapper par sa robe, au moment où les flots écumeux allaient l'emporter.

— Monsieur, me dit la mère, tremblante d'émoi et de bonheur, laissez-moi vous embrasser: vous avez sauvé notre unique enfant. Et maintenant rentrons bien vite à l'hôtel.

« Là, on continuait de s'engueuler. Mais M<sup>me</sup> Jenny apaisa bien vite les contradicteurs: Un de mes collègues me traduisit ses paroles:

— Messieurs, trêve à la politique, dit-elle; il n'y a plus d'adversaires... Ma fille, sans M. Milliquet, périssait lamentablement...

« A peine eut-elle achevé le récit de l'épisode du torrent, que je vis M. Jenny venir à moi, les larmes aux yeux, et me sauter au cou à son tour. Que vous dirai-je de plus? On vida quelques bouteilles sur la peur, et le soir, à Glaris, le conseiller national ne voulut pas nous laisser partir sans nous avoir de nouveau cordialement festoyés. »

Et voilà comment, après avoir failli en venir aux mains, Vaudois et Glaronnais se séparèrent les meilleurs amis du monde. Ils avaient compris que pour vivre en bons confédérés, il n'est rien de tel que d'apprendre à se connaître.

V. F.

## A confessé

On vallottet sè volliàvè marià. Tot étai prèt po la noce et sa dona lài fà: Te tè pao pas marià dinsè; tè faut alla tsi monsu l'incourà po tè confessi, sein quiet diable lo pas que tè vao marià dè sorta!

Lo valet lài va, et quand l'a contà totè sè petittès fregàitsès, l'incourà lài fà on petit prèdzo po sè bin conduire, lài dit: adieusivo, et l'autro s'èin va.

Cè l'incourà avai prào la mouda dè fèrè fèrè pénitence à cliào qu'aviont fè cauquies petites cavies et lo gaillà que vegnà de sè confessi et que n'ètai pas on tant bon, sè peinsà: « mà l'a àoblià dè mè bailli 'na pénitence, faut retornà. » Sè revirè po lo derè.

— Oh! que na, m'n'ami, que n'è pas àoblià que lài fà l'incourà, mà du que te vas tè marià, l'est bin prào dinsè.